Document généré le 24 avr. 2024 18:50

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Histoires de couleurs

Sylvie Chaput

Numéro 7, automne 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1643ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chaput, S. (1982). Histoires de couleurs. *Nuit blanche*, (7), 38–38.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Sylvie Chaput

HISTOIRES DE COULEURS

Plus qu'à une révélation, c'est à un bilan et à une systématisation qu'il faut s'attendre en ouvrant *Le racisme*. Albert Memmi refait le parcours d'une trentaine d'années, nous explique comment il a construit sa définition — maintenant classique — du racisme, répond à certaines critiques, fait le tour des divers aspects du phénomène et avance quelques solutions pratiques. *Le racisme* n'aura certainement pas ici le même retentissement que le *Portrait du colonisé* (1957).

Memmi se trouve en quelque sorte désavantagé par l'influence qu'il a exercée: on l'a écouté, on s'est inspiré de ses analyses. Et sans le connaître, bien sûr, d'autres ont parlé de l'oppression et de l'exploitation d'autrui, de la difficulté d'admettre les différences, de la peur et de la culpabilité provoquées chez le dominant par la présence du dominé. Pourtant, dans un contexte où tant de particularités se décrivent et s'affirment, son livre conserve l'utilité de ce qui est général. *Le racisme* est véritablement un manuel, simple et ordonné. À ce titre, il se rapproche des moyens pratiques que l'auteur juge essentiels. «Si les mécanismes sont communs à tous les racismes, lit-on à la dernière page, alors il faut agir pour qu'il y ait une lutte commune avec toutes les victimes. Mais dans la mesure où chaque racisme, ou plutôt chaque hétérophobie, est spécifique, il faudra que chaque catégorie déterminée organise spécifiquement la défense de son existence. Solidarité générale et action ponctuelle.» En outre, cet ouvrage a la valeur indiscutable de tous les écrits d'espoir.

«Par ailleurs, les esclaves sont comme tout le monde et abritent des préjugés très courants chez les autres. Ils pensent avoir mieux que leur voisin. Ce préjugé en amène beaucoup à penser que leur maître est meilleur que celui des autres esclaves; et cela même, dans certains cas, quand c'est exactement le contraire qui est vrai. Il n'est pas rare, en effet, que des esclaves en viennent à se quereller entre eux à propos de la bonté de leurs maîtres respectifs, chacun défendant la supériorité du sien sur les autres. (...) Ces disputes se terminaient presque toujours par une bataille entre les parties, et ceux qui battaient les autres étaient considérés comme ayant gagné la discussion. Ils semblaient croire que la grandeur de leur maître pouvait leur être transmise. On pensait que c'était déjà bien assez dur d'être esclave, mais qu'être l'esclave d'un pauvre homme était une véritable honte!»

Frederick Douglass

Deux autres livres, plus anciens, nous entraînent sur la même voie: les *Mémoires d'un esclave américain* (1845), de Frederick Douglass, et *Incidents in the Life of a Slave Girl* (1861), de Linda Brent. «...M. Gore était régisseur. Il était juste assez orgueilleux pour exiger de l'esclavage l'hommage le plus avilissant, et bien assez servile pour ramper, lui, aux pieds du maître.» (F.D., p. 32). «Mon maître m'attendait à chaque détour, répond Linda Brent, me rappelant que je lui appartenais, et jurant par le ciel et la terre qu'il m'obligerait à me soumettre à lui. Si je sortais prendre une bouffée d'air frais, après une journée de labeur ininterrompu, ses pas s'attachaient aux miens. Et même quand j'allais m'agenouiller sur la tombe de ma mère, son ombre tombait sur moi.» (p. 27). Ces récits éclairent et émeuvent avant tout par leur ton sobre, leur vision lucide et leur absence d'amertume. Malgré la valeur des textes écrits à la même époque par les abolitionnistes blancs, et sans tenter d'esquisser à partir de ces deux exemples les traits d'une «écriture noire», je suis frappée de ce qu'il n'y ait ici ni indignation vertueuse, ni exhortation enflammée, ni rhétorique un peu fleurie, mais seulement un constat qui ne s'appesantit jamais sur l'horreur, et une volonté d'agir qui a dépassé la révolte même ●

Albert Memmi, **Le racisme**, Gallimard, coll. Idées, 1982, 220 p.
Frederick Douglass, **Mémoires d'un esclave américain**, François Maspero, Actes et mémoires du peuple, 1980, 118 p.
Linda Brent, **Incidents in the Life of a Slave Girl**, Harvest/HBJ, New York and London, 1973, 210 p.